

, Broca, Paul (Dir.). Revue d'anthropologie. 1877.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

QUELQUES MOTS
SUR LES RACES NOIRES DE TIMOR

PAR M. P.-A. LESSON.

Nous avons vu dans les *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris* (2^e fasc., p. 224, année 1875) que M. Hamy a fait la lecture, à la Société, d'un mémoire sur *les Races noires de Timor*, mémoire destiné à paraître *in extenso* dans le tome X des *Nouvelles Archives du Muséum d'histoire naturelle de Paris*.

D'après le compte rendu des *Bulletins*, le seul dont nous ayons pu avoir connaissance, il résulte que M. Hamy, dans la première partie de son mémoire, montre, par le rapprochement des matériaux recueillis par les voyageurs, que l'on a très-certainement parlé de deux races noires, bien différentes : l'une presque confinée dans le centre de l'île, très-voisine des Ajetas et faisant partie du groupe négrito, l'autre habitant de préférence la région occidentale et apparentée aux nègres papua ; et, dans la seconde partie, que le dualisme qui ressort des descriptions ethnologiques est confirmé par la mensuration de deux crânes du Muséum, dont le premier tient, par ses caractères, à la fois du Papua et du Malais, et le second est un véritable crâne *négrito*.

D'où M. Hamy conclut : d'abord, que Timor contient à la fois des Papua et des Négritos qui rattachent cette île, les premiers aux terres mélanésiennes situées dans l'Est à de faibles distances, et les seconds à Malacca, c'est-à-dire au continent asiatique ; ensuite, que la distribution géographique des races humaines conduit, aussi bien que celle des animaux et des plantes, à considérer la région où se trouve Timor, comme une région limite, tenant tout à la fois de l'Asie et de l'Océanie par son histoire naturelle, c'est-à-dire que Timor est l'île la plus méridionale qui aurait été habitée par les Négritos, et l'une des plus occidentales où les Papuas se seraient établis.

Or, nous nous sommes rappelé, à l'occasion de ce travail, que nous possédions quelques notes qui, si elles ne prouvent rien en faveur de l'existence de deux races noires dans cette île, semblent du moins prouver, à notre avis, que l'une d'elles y a non-

seulement existé, mais qu'elle y a laissé des témoignages indélébiles, qui aideront eux-mêmes à la mieux déterminer, et à préciser peut-être quelle a été la véritable race première occupante de Timor. Et c'est ce qui nous a décidé à les faire connaître.

On sait qu'il n'est peut-être pas d'île moins connue sous le rapport anthropologique que l'île de Timor, quoiqu'elle ait été occupée dès 1596 par les Portugais, qui l'ont découverte, et un peu plus tard par les Hollandais, et qu'elle ait été visitée, en outre, par plusieurs expéditions scientifiques : ce qui tient sans nul doute à ce que les résidents n'ont jamais attaché grande importance à de pareilles recherches, et que les voyageurs en ont été empêchés par la brièveté de leur séjour et par les difficultés inhérentes au climat. Aujourd'hui encore, on ne sait même pas, en effet, quel est le chiffre de la population entière, que l'on fait osciller entre 800 et 300 000 habitants, et l'on ignore complètement quel est le nombre des dialectes parlés dans cette île. C'est ainsi que Crawford penchait à croire qu'il n'y avait pas moins de quarante dialectes, et que, longtemps avant lui, Dampier avait déjà dit qu'il en existait autant que de royaumes, et que les royaumes y étaient nombreux : ce qui explique pourquoi on regarde généralement les vocabulaires timoriens comme entièrement différents les uns des autres, et différents même de la langue malaie ou malayou. Pour M. de Freycinet, le commandant de l'*Uranie* qui était à Timor en 1817, on distinguait dans cette île, indépendamment du *malai*, qui n'était parlé, disait-il, que sur quelques points des côtes par des populations étrangères, deux langues principales, qui lui semblaient être les souches de plusieurs autres : celle des Vaïquéno, vers la partie sud-ouest de l'île, et celle des Bello vers le nord-est. Malheureusement il n'entre dans aucun détail. Un autre écrivain s'est contenté de dire que la langue de Timor a reçu quelques mots malais ; mais que c'est une langue particulière, qui diffère beaucoup du malai et qui a de l'analogie avec le savu et le bassa-krama ou langage de cour des Javanais. Mais, en somme, sur quoi on s'accorde, c'est que foncièrement les langues de Timor ne sont pas malaises, et que le malai proprement dit n'est parlé que par les groupes malais qui s'y sont transportés et se sont surtout fixés à Coupang, où le malai, à cause du commerce, est généralement parlé ou compris. Disons en passant que, si les mots malais ont

paru si nombreux dans les divers vocabulaires qu'on a donnés des langues timoriennes, cela ne tient bien probablement qu'à cette circonstance : que les collecteurs de mots n'auront interrogé le plus souvent que des Malais ou métis de Malais, leur servant de guides dans leurs excursions ou d'interprètes dans leurs rapports avec la population de la ville. Dire après cela quelle est la véritable langue timorienne n'est pas chose facile, mêlée qu'elle est aujourd'hui, ou plutôt dénaturée, transformée qu'elle a dû être par les divers langages des nombreuses populations des îles voisines qui se sont de bonne heure établies à Timor. Mais nous croyons pourtant pouvoir dire que cette langue n'a été probablement que celle parlée par les peuplades noires premières habitantes de cette île, peuplades qu'on dit exister encore en petit nombre, réfugiées dans les lieux les moins accessibles de l'intérieur de l'île et dans certaines localités. Nous irons même plus loin en disant de suite, que cette langue n'était en apparence que celle de la race noire dite *papua*.

Nous savons qu'il ne suffit pas d'émettre une pareille opinion pour qu'elle soit admise sans conteste. Aussi allons-nous essayer d'en fournir la preuve, en l'empruntant aux recherches de M. L.-D. de Freycinet lui-même, sur *Timor et ses habitants* (1).

Toutefois, avant de citer le texte de ce savant et consciencieux chef d'expédition, qui nous a porté à cette conclusion, nous croyons devoir dire quelques mots sur les habitants de Timor.

Quand M. de Freycinet se trouvait dans cette île, la population se composait, dit-il :

1° De nègres à cheveux crépus, qu'il regardait comme les vrais indigènes ;

2° Des hommes, jadis leurs conquérants, qu'il regardait comme de race asiatique (peau basanée, cheveux lisses, etc.) ;

3° De colons chinois, portugais, hollandais, etc. ;

4° Enfin de métis résultant de ces différentes souches.

Voici du reste les lignes de son texte :

« Les peuples trouvés par les Européens à Timor, ceux qui maintenant l'occupent encore et semblent au premier examen en être les indigènes, réunissent tous les traits caractéristiques des nations de l'Asie : d'où l'on serait porté à conclure que la population primitive de Timor ne dérive pas d'une autre source.

(1) Voyage de l'*Uranie*, liv. II, p. 522-590.

« Parmi les individus de race asiatique, les uns habitent Timor depuis un temps immémorial, et les autres sont des descendants des Malais de Célèbes (1), principalement des Macassars et des Bouguis, des naturels de Solor et de quelques autres îles du voisinage.

« Coupang est principalement peuplée de colons malais; quelques hommes de cette race occupent un petit nombre de points de la côte septentrionale, tandis qu'il n'y en a aucun sur la côte opposée. »

Et tels étaient, suivant lui, les caractères physiques de ces hommes :

« Taille au-dessus de la moyenne, avec des formes régulières; couleur de la peau jaune animé; cheveux noirs, durs et portés longs; yeux fendus; maintien aisé; démarche grave et même un peu fière; expression de la physionomie variant d'individu à individu et n'ayant rien de cette uniformité monotone de traits qui caractérise ordinairement les nègres d'Afrique. »

C'est-à-dire que les caractères tracés par M. de Freycinet comme ceux des Malais de Coupang, n'étaient pas ceux des Malais ordinaires, mais bien les caractères extérieurs des Macassars et des Bouguis, et surtout des Battaks (2) : ce qui atteste bien d'ailleurs la ressemblance que M. Earl a trouvée et qui existe en effet dans les caractères personnels des Dayaks, Battaks, Bouguis et Alfouours, ces derniers si longtemps et à tort regardés comme de race noire.

Après cela M. de Freycinet ajoute :

« Cependant, des recherches plus suivies et plus étendues ont fait découvrir, dans les montagnes de l'île les plus centrales et les moins fréquentées, des nègres à cheveux crépus, de mœurs féroces et d'une intelligence bien inférieure, à ce qu'il semble, avec les Papua de la Nouvelle-Guinée, les peuplades de la Nou-

(1) Observation remarquable pour le temps où elle a été faite.

(2) M. Van Leent, médecin hollandais bien connu, et qui a vu Timor il n'y a pas longtemps encore, regarde les indigènes comme appartenant à la race battak. Leur taille et leur figure, dit-il, ont une certaine ressemblance avec quelques tribus dayaks et alfouours de Bornéo et des îles Moluques. Ils ont la peau d'un brun jaunâtre variant beaucoup; la chevelure est noire, épaisse et plate; le nez est moins évasé que chez la race malaise; les yeux sont très-enfoncés, étincelants; la bouche grande, aux lèvres épaisses; taille moyenne.

velle-Irlande, de la Nouvelle-Calédonie, des îles Andaman. Il ne paraît pas douteux que ce ne soient là les tristes débris de la population primitive de Timor. Faibles ou trop peu nombreux, ils n'ont pu résister à l'envahissement des nations plus habiles ou plus hardies, qui les ont détruits tout à fait ou relégués dans les parties les moins accessibles. Mais à quelle époque cette migration extraordinaire a-t-elle eu lieu? C'est ce qu'on ne saurait dire encore même d'une manière approximative; sans doute, bien des siècles se sont écoulés depuis lors, puisque les documents historiques les plus anciens ne disent rien qui puisse seulement en faire soupçonner la date. Quoi qu'il en soit, ce ne serait, comme le dit si bien M. Crawford, que par la comparaison des langues, des usages et des mœurs, et par l'étude des institutions singulières, de la position géographique et morale des différentes races qu'on parviendrait à former un jour quelque hypothèse raisonnable sur l'origine des différentes peuplades de l'archipel Indien (1). »

En somme, comme le font aujourd'hui presque tous les ethnologues, M. de Freycinet pensait donc, dès lors, que l'île Timor avait été occupée primitivement par des *nègres à cheveux crépus*, sans dire de quelle race, et en admettant probablement, comme le fait Wallace lui-même, qu'il n'y en avait qu'une seule. Mais, fait à notre avis bien remarquable, en donnant les noms des provinces, des montagnes, des rivières, etc., il répondait, bien qu'à son insu peut-être, à une partie des *desiderata* de la science, puisqu'il fournissait la preuve qu'une race noire au moins avait primitivement occupé Timor.

On sait, en effet, qu'il est reconnu qu'un lieu, un pays ne peut porter un nom emprunté à une langue aujourd'hui étrangère, sans l'avoir reçu des populations qui autrefois parlaient cette langue. Salverte, dans son *Essai sur les noms propres*, l'a dit : Les hommes passent, les fleuves, les montagnes, les vallées, les villes même restent et conservent longtemps leurs noms; en un mot, les anciens noms des lieux sont autant de monuments qui maintiennent le souvenir de la population primitive d'un pays, longtemps après qu'elle a disparu, par l'extermination, la fuite ou le mélange avec la race des vainqueurs.

Or, qu'on ouvre l'ouvrage de M. de Freycinet à la page 553,

(1) Liv. II, p. 522.

tome II, et il ne sera plus, suivant nous, permis de conserver le moindre doute : les mots qu'il cite ne sont évidemment ni bouguis, ni macassarais, ni alfourous, ni javanais ; ils ne sont même pas malais ; mais, fait plus curieux et qui n'avait jamais été remarqué, croyons-nous, c'est que beaucoup de ces mots se retrouvent dans la langue des îles Fidji : ce qui est à notre avis du plus haut intérêt, puisqu'*a priori* on peut en inférer que la population primitive de Timor et celle des Fidji ont eu une origine commune.

Ainsi on voit d'abord les noms suivants, donnés à des localités, des montagnes ou des rivières :

<i>Fatoumé</i>	Montagne.
<i>Fatéleou</i>	<i>id.</i>
<i>Bolérata</i>	<i>id.</i>
<i>Korrara</i>	<i>id.</i>
<i>Koupang (?)</i>	Rivière.
<i>Chamarro</i>	<i>id.</i>
<i>Bolérata</i>	Baie.
<i>Binino</i>	<i>id.</i>
<i>Séteruma</i>	Anse.
<i>Ména</i>	<i>id.</i>
<i>Bello</i>	Une province.
<i>Vaïquénos</i>	<i>id.</i>

Il semble bien que tous ces noms, ainsi écrits, n'appartiennent à aucune des langues parlées en Malaisie, et ils ne ressemblent pas non plus au polynésien, quoique ce soit avec ce dernier qu'il y ait le plus d'analogie, puisque les premières syllabes de *fatoumé* et de *vaïquénos* se retrouvent en Polynésie, comme les mots *korora*, qui en *maori* signifie : errer, venir ensemble, et *ména*, qui en tahitien signifie : une chose, et quelques autres encore.

Mais si ces mots ne semblent pas appartenir aux langues précédemment désignées, tout semble indiquer au contraire que la plupart, sinon tous, se retrouvent dans la langue des Fidji, pourvu toutefois qu'on les décompose, le plus ordinairement.

Ainsi, parmi les mots suivants que donne M. de Freycinet, nous citerons :

<i>Katu</i>	Signifiant, aux Fidji : brasse, l'intervalle entre les deux bras étendus ; mesurer avec les bras.
<i>Me</i>	Signifiant, aux Fidji : partie ; nourrir, etc.
<i>Ka</i>	Conjonction ; signe du temps passé ; préfixe ; terminaison explétive ; une chose.

<i>Tu</i>	Rester, être, etc.
<i>Katela</i>	Brisé, divisé en deux.
<i>Lau</i>	Manche d'une hache ; nom des îles du Vent, etc.
<i>Bole</i>	Défler, se vanter, phrases interjectives, proverbiales, etc.
<i>Ra</i>	Îles sous le Vent ; pronom ; préfixe ; l'ouest, etc.
<i>Ta</i>	Préfixe ; porter de la terre, des pierres ; couper, etc.
<i>Kora</i>	Reste de noix de coco râpée.
<i>Ra</i>	Voir ci-dessus.
<i>Ku</i>	Prédominer (noter que les Fidjiens n'ont pas le p).
<i>Buru</i>	Dix noix de coco.
<i>Bini</i>	Entasser.
<i>No</i>	Lier des choses, des objets.
<i>Sété</i>	Interjection.
<i>Rama</i>	Eclairer.
<i>Ména</i>	Pronom possessif (sa boisson).
<i>Bélos</i>	Prier, se courber.
<i>Vai</i>	Eau, etc., etc.

De même les suivants, donnés encore par M. de Freycinet comme mots timoriens, et qui signifient en fidjien :

<i>Laga</i>	La personne qui dirige un chant ; être élevé, etc.
<i>Léki</i>	Secouer, renverser.
<i>Luka</i>	Mucus nasal.
<i>Sarosaro</i>	Loquace.
<i>Suai</i>	Mouiller, asperger.
<i>Kacanassi</i>	<i>Kacca</i> , amorce, appât, etc.
—	<i>Na</i> .
—	<i>Si</i> , mot tapu ; femme.
<i>Sika</i>	Cheveux gris, qui a les cheveux gris ; passer à gué apparaître.
<i>Savu</i>	Eslope, cascade, précipice ; dornier, etc.
<i>Dela</i>	Le sommet, ou la surface d'une chose.
<i>Baca</i> ou <i>Bacca</i> .	Amorce pour hameçon.
<i>Lobé</i>	Se plier ; genuflexions ; positions, gestes de danse, etc.
<i>Kéka</i>	Ké, conjonction et préfixe ; si.
—	<i>Ka</i> , voir précédemment.
<i>Di-le</i>	<i>Di</i> , sec, vide.
—	<i>Lé</i> , interjection ; particule ; très-court ; disputer.
<i>Talai</i> ou <i>Talei</i> .	Commandement, ordre, message.
<i>Talei</i>	Nouveau, chose surprenante, admirable.
<i>Kama</i>	Brûler, briller, mettre sur le feu.

Nous pourrions ajouter à ces mots : *Era*, *Doté*, et une foule d'autres qui ont besoin d'être décomposés pour être retrouvés.

Nous ne citerons plus que les mots suivants des capitales du pays qu'il faut écrire ou lire en fidjien.

<i>Bali-bo,</i>	au lieu de	<i>Balibo,</i>	en un seul mot à Timor.
<i>Bari-ke,</i>	—	<i>Bariké</i>	—
<i>Be et Biko,</i>	du mot timorien	<i>Bebiko.</i>	
<i>Bibi et Louta,</i>	—	<i>Bibilouta.</i>	
<i>Bibi et Soussou,</i>	—	<i>Bibisoussou.</i>	
<i>Da et Kolokolo,</i>	—	<i>Dakolo.</i>	
<i>Da et Mara,</i>	—	<i>Damara.</i>	
<i>Di et Lé,</i>	—	<i>Dilé.</i>	
<i>Kai et Kassa,</i>	—	<i>Kaikassa.</i>	
<i>Kai et Lako,</i>	—	<i>Kailako.</i>	
<i>Kai et Maou,</i>	—	<i>Kaimaou.</i>	
<i>Koutou et Bava,</i>	—	<i>Koutou Bava</i>	(1).

Du rapprochement et de la ressemblance, si complète à notre avis, des noms que nous venons de citer, que conclure en résumé?

1° Que la plus grande analogie semble exister entre le langage actuel des Fidjiens purs et celui que parlait la population timorienne qui la première a dénommé les localités, villes, etc., de Timor;

2° Que, par suite, puisque les Fidjiens purs ne sont que des Papua, cette population n'était bien probablement elle-même que papua, c'est-à-dire que l'une et l'autre peut-être avaient eu une même origine;

3° Que ce sont, dès lors, des noirs de la race papua qui auraient été les premiers occupants de Timor, ou, tout au moins, ceux qui, après avoir chassé, exterminé, ou absorbé les Négritos, auraient remplacé les appellations de ceux-ci par les leurs.

La découverte d'une tête de négrito, provenant de Timor, faite par M. Hamy, ne permet guère en effet de douter que cette race n'ait existé dans cette île, comme à Java, dans les Moluques et ailleurs. Seulement il serait difficile de comprendre, croyons-nous, si elle était arrivée la dernière, qu'elle eût laissé si peu de traces, et c'est pourquoi, bien qu'en l'absence d'autres témoignages, nous serions porté à admettre que là, comme dans les îles précédemment citées, elle aurait précédé la race papua et été absor-

(1) Voir pour la signification de ces mots le curieux et savant dictionnaire fidjien du révérend missionnaire anglais Hazlewood, imprimé aux Fidji en 1850.

bée ou exterminée par elle. Sans doute une pareille opinion, ne reposant que sur l'existence du crâne signalé par M. Hamy, est bien conjecturale, mais c'est elle pourtant que nous préférons, parce qu'elle nous semble plus rationnelle et fait mieux comprendre, à notre avis, le peu de vestiges retrouvés de cette petite race noire. Il est bien vrai qu'on la dit exister encore, confinée au centre de l'île, et n'ayant sans doute que de rares relations avec ses voisins. Mais nous avouerons que nous serions porté à en douter, après avoir vu les Moluques et d'autres îles, où on nous disait aussi qu'il en existait, quand il n'y en avait plus depuis bien longtemps. On peut être surpris, du moins, s'il en existe encore quelques débris à Timor, qu'on n'ait pas plus parlé de cette race et qu'elle soit si peu connue, et l'on doit surtout regretter que des mots de sa langue n'aient pas été conservés. Par eux, en effet, on saurait d'une manière certaine si ceux que nous avons cités appartiennent seulement, comme nous le croyons, à la langue de la race papua, ou si quelques-uns, sinon tous, ne faisaient pas partie de la langue négrito. Et il nous semble que la demande de quelques renseignements à ce sujet, adressée à quelque fonctionnaire, mais surtout à quelque médecin de Timor, aurait bien son importance.

En attendant, et tout en ne nous fondant malheureusement que sur l'analogie que nous avons cru voir entre les anciens mots timoriens cités par nous et ceux de la langue fidjienne actuelle, nous serions donc porté, nous le répétons, à considérer les mots timoriens comme appartenant à une race papua, que cette race ait été précédée, ou non, à Timor par la race négrito.

Nous savons toutefois, dirons-nous en terminant, qu'il n'est rien de plus périlleux que de ne s'appuyer que sur le rapprochement des mots pour établir la parenté de deux langues, et que c'est, le plus ordinairement, se contenter des apparences. Mais nous n'avions guère d'autre moyen et nous nous en sommes servi, convaincu que si ce n'est pas une preuve suffisante, c'est au moins une forte présomption.

Il appartient aux philologues et aux linguistes seuls de résoudre la question.